

La belle jouvence

Autor(en): **Foley, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 52

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-254256>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'ADORATION DES ROIS MAGES, d'après le tableau de Palma-Vecchio, à Pétersbourg (Eremitage)

La belle Jouvence

J'ai rarement éprouvé un sentiment de solitude aussi profond que voici quatre ou cinq ans, la veille de Noël. J'étais à Cherbourg pour affaires. Le soir venu, las de flâner dans les rues, je rentraï à l'hôtel et, bien que j'eusse dédaigné jusque-là toute causerie de voisins de table d'hôte, un besoin d'intimité me fit gagner le salon où plusieurs personnes s'étaient groupées devant la cheminée.

Je fus étonné de trouver là, parmi les jupes soyeuses et des redingotes sanglées, la pâle femme maigre avec son enfant sur les genoux qu'on appelait tout bas l'*Emigrante*, plus étonné encore d'y trouver le gros homme de cinquante ans, un quartier-maître, qu'on surnommait le *Mathurin* et qui devait s'embarquer le lendemain. Aucun de nous ne savait où logeaient ces gens-là ; mais, si haut que le moins riche de nous habitât dans l'hôtel, celui-là avait vu l'*émigrante* et le *mathurin* monter encore plus haut.

C'étaient d'ailleurs deux très humbles comparses qui, de coutume, n'entraient pas au salon. A chaque rencontre, ils s'effaçaient dans l'escalier, parlaient avec respect aux domestiques, descendaient au premier coup de c'ôche, ne redemandaient jamais deux fois du même plat, cessaient de manger dès qu'on les regardait. Comment s'étaient-ils fourvoyés dans l'hôtel ? Une fois entrés, peut être par fausse honte, n'avaient ils pas osé résister aux paroles engageantes de l'hôte. Mais, si modeste que fût le prix de leurs chambres et de leurs repas, on devinait que c'était encore trop pour leur petite bourse. Leurs allures timides, leur pauvreté les avaient rapprochés. L'*émigrante* était la seule femme à qui le *mathurin* parlait,

la seule qui fit souriant accueil à ses politesses maladroitement et craintives.

Le marin n'était vraiment à l'aise qu'avec le petit, un bébé de deux ans, pâle comme sa mère, comme elle ayant déjà les prunelles embrumées de toutes les tristesses. Dès que la femme confiait l'enfant au quartier-maître, celui-ci recouvrait sa belle humeur, inventait pour le bébé mille jeux, mille distractions, et le faisait sauter sur ses genoux jusqu'à perdre le souffle. Assis sur le banc, dans la cour, entre les deux caisses de fusains, il tuait le temps à cette besogne de bonne d'enfant et aussi à fumer sa grosse pipe d'écume, très culottée, qui représentait une tête de femme, « la belle Jouvence », cadeau de lointaines fiançailles que la mort de sa promise avait rompues. L'enfant aimait et admirait, presque autant que le marin lui-même, cette pipe, cette *Belle Jouvence*, image de quelque proue de navire. Quand le petit de l'*émigrante* était sage, — il l'était bien souvent — le *mathurin* lui laissait tirer une ou deux bouffées là-dedans : c'était la récompense. Et le petit disait :

— Tu me la donneras, dis ?

— Oh ! ça, non ! — faisait le quartier-maître. — C'est ma première et ma dernière pipe, vois-tu, petiot ; je n'ai plus que ça au monde ; le tabac n'est bon que dans celle-là. En la fumant, je fume tous mes vieux souvenirs. La donner, ça m'arracherait le cœur...

Quand nous passions, le *mathurin* se levait ; un peu honteux de son enfantillage, il nous cédait le banc tout entier. Si quelqu'un insistait pour qu'il gardât sa place, il se faisait tout petit, se mettait au bout, ne riait plus, gêné comme un soldat devant un supérieur.

Il fallait, cette veille de fête, que le sentier d'abandon

que j'éprouvais fût ressenti plus puissamment encore par ces deux pauvres gens, ou que le froid de leur chambre fût bien vif pour qu'ils eussent affronté le salon de l'hôtel. Aussi s'y risquaient-ils ensemble, côte à côte, la femme cherchant d'un regard anxieux un petit coin reculé, le mathurin glissant sur le parquet avec ses bottes clouées. Mais devant le petit enfant pâle, qu'ils poussaient devant eux, le seul enfant de la maison, les visages s'attendrirent, les chaises s'écartèrent, on leur fit place autour du feu et, pour la première fois, on questionna doucement l'émigrante sur son petit garçon. Une dame, en cette pensée de tradition familiale qui nous réunissait, demanda :

— Votre bébé a-t-il été bien sage, madame ? Est-ce que le petit Noël mettra quelque chose dans son soulier ?

L'enfant leva ses yeux tristes pour interroger sa mère. Celle-ci rougit, balbutia dans un trouble qui nous fit pénétrer sa détresse infinie :

— Si son papa revenait... oui, madame, peut-être ; mais tant que j'attendrai... je ne peux... — Et, retrouvant son pâle sourire, elle ajouta pour l'enfant : — Le petit Noël est trop pauvre cette année.

Alors l'idée vint à une jeune fille de faire une surprise à l'enfant et, tout de suite, dans une entente amusée et joyeuse, on projeta de préparer pour le lendemain matin un arbre de Noël au bébé. Il fut décidé qu'on achèterait à frais communs un petit sapin et que chacun y suspendrait le jouet qu'il voudrait. L'émigrante, toute rouge, toute confuse, fit des objections. Mais la jeune fille lui prouva qu'elle obligerait tout le monde en se prêtant à cette fantaisie. Et chacun, enchanté d'avoir un but de promenade, alla faire son emplette au bazar.

Sur le point de sortir, je me trouvai près du mathurin. Il me dit en tournant son béret dans ses doigts :

— J'aurais voulu faire aussi quelque chose pour le petiot, monsieur... seulement je n'ai pas prévu cette dépense-là. Je m'embarque demain. De ma paye, touchée en grande partie d'avance, je viens de solder mes frais d'hôtel. Il me reste quarante sous que je donnerai au garçon. Ça fait que, malgré tout mon désir, je ne peux pas contribuer à la petite collecte...

Il m'expliquait cela les mains ouvertes, prêtes à me retourner ses poches pour confirmer son dire. Je lisais bien en ses yeux désolés que c'était la vérité.

— Cela ne fait rien, lui dis-je. J'achèterai n'importe quoi pour vous, vous l'accrocherez à l'arbre et comme ça...

Il m'interrompit :

— Merci, monsieur, c'est bien aimable à vous. Mais puisque je ne peux rien mettre, ne mettez rien pour moi. Ça me fait gros cœur de ne pas donner, parce que, dans cet hôtel où je ne connaissais personne, il n'y a que cette

dame et le petit, — oh ! le petit surtout, — qu'ont eu l'air de me connaître. Mais puisque je ne peux pas, je ne peux pas, voilà tout !

Il tourna la tête très vite et sortit hâtivement pour me cacher son émotion.

Peu après, un domestique apporta le sapin, le posa sur la table et chacun fut à même d'y suspendre son cadeau. J'y accrochai le mien et passai le reste de la soirée au café. Au retour, assez tard, en traversant la cour de l'hôtel, je constatai qu'il n'y avait plus de lumière dans le salon. Mais, juste devant moi, une ombre en sortait furtivement. J'eus un saisissement, puis bientôt je reconnus la silhouette du mathurin. Il était aussi troublé qu'un malfaiteur pris en flagrant délit et, tournant son béret dans ses doigts, il voulut m'expliquer :

— Une curiosité, monsieur ; je voulais voir l'arbre de Noël et les présents de ce petiot... On a beau être marin, on est bête : on s'amuse à ces babioles d'enfant.

Je le regardais, non sans quelque vague méfiance de son escapade au salon. Il ajouta :

— Je pars demain au petit jour, monsieur. Je ne pourrai pas présenter mes adieux à toute cette société si honnête pour moi... le dernier soir... Remerciez-la de ma part, pour le petiot. Il sera sûrement content : autant que j'ai pu voir dans l'ombre, il y aura de beaux cadeaux.

Il était tout ému, je lui tendis la main. Il me l'écrasa, répétant :

— Allons, adieu, monsieur. Vous verrez la joie du gosse demain matin : vous avez de la chance !

Puis il me quitta et, dans le silence profond de l'hôtel endormi, j'eus entendu ses bottes ferrées monter, toujours et quand

je croyais que c'était fini, qu'il était arrivé, un bruit lointain de clous glissant sur les marches m'indiquait qu'il montait encore...

Le lendemain matin, vers 9 heures, bien après que le mathurin eut pris la mer, je descendis au salon. Tout le monde s'y trouvait, on n'attendait plus que moi. Le petit de l'émigrante, plus pâle encore en cette attente de bonheur, se tenait très sage devant un paravent ouvert qui cachait l'arbre de Noël. On enleva le paravent et le petit sapin apparut, étoilé de flammes de petites bougies fichées dans sa verdure sombre, tout fanfreluché de noix dorées, de pantins et de bibelots noués aux branches par des rubans multicolores. L'enfant eut une stupeur d'admiration et, ne pouvant croire à son bonheur, il regardait sa mère pour lui demander si tout cela était vrai. Alors la jeune fille tourna l'arbre sur la table pour le lui faire admirer sous toutes ses faces et, soudain, nous vîmes le petiot, sortant de son saisissement, sauter de joie et, les deux bras tendus, crier d'impatience :



Sous l'arbre de Noël

— Oh ! ça... ça... donnez ça !

Suivant son geste des yeux, je reconnus alors, parmi les autres jouets, la pipe du mathurin, la *Belle Jouvence*, qui, culottée, toute jaune, pendait là, attachée par un nœud maladroit de grosse ficelle goudronnée.

Charles FOLEY.

Henri-Alexandre WALLON

Né le 23 décembre 1812, à Valenciennes, M. Henri-Alexandre Wallon fut normalien, agrégé d'histoire et maître de conférences à l'Ecole normale. En 1849, il fut élu représentant en titre par le département du Nord sur une liste modérée. Il vota avec la majorité conservatrice de l'assemblée jusqu'au moment où l'on voulut porter atteinte au suffrage universel. Alors il protesta et se tint en dehors des affaires publiques pendant toute la durée de l'Empire.

Aux élections de 1871, il fut réélu par le Nord. Il déposa la proposition de félicitations à Thiers, mais, le 24 mai 1873, il vota l'ordre du jour Ernoul, hostile au même Thiers, et soutint le ministère Broglie jusqu'à sa chute.

M. Wallon est le père de la Constitution, de la forme républicaine. C'est lui qui présenta, lors de la discussion relative à l'organisation des pouvoirs publics, un amendement tendant à l'élection du président de la République par les Chambres. Il démontra l'impuissance des monarchistes et dit :

— Ma proposition ne proclame pas la République. Elle la fait.

L'adoption de cet amendement, à une voix de majorité, fut le point de départ des lois constitutionnelles. La République était faite et bien faite.

Elu sénateur inamovible en 1875, M. Wallon fut ensuite ministre avec M. Buffet et tomba avec le leader des droites.

Depuis lors, ses votes au Sénat, où il siégeait au centre droit, se confondirent toujours avec ceux de la fraction conservatrice de la haute assemblée.

Comme historien, M. Wallon a écrit *l'Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, le *Monothéisme des races sémitiques*, les *Représentants du peuple et la Justice révolutionnaire en l'an II*, la *Révolution du 31 mai et la Fédération en 1893*, plus un livre hostile à la Commune et d'innombrables notices, bibliographies, brochures de toutes sortes. Elu membre de l'Institut en 1850, il devint, en 1873, secrétaire perpétuel.

M. Wallon fut un homme d'élite à ranger parmi ceux qui firent honneur au pays et à la tribune du Parlement français.



M. WALLON

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

RECETTES ET CONSEILS

Nettoyage des objets d'art en bronze

Il faut prendre grand soin de ne pas détériorer la patine qui recouvre les bronzes et qui, le plus souvent, n'est que du vernis à l'alcool appliqué simplement au pinceau.

Les bronzes doivent être brossés avec une brosse douce à longues soies et, quand la poussière est enlevée, les frotter rapidement et légèrement avec une brosse à meubles. Le peu d'encaustique qui adhère aux soies des brosses à meubles est suffisant pour donner aux bronzes le brillant nécessaire pour en faire valoir les lignes et les proportions.

Nettoyage des fourrures blanches

On peut nettoyer les fourrures blanches en les nettoyant avec de la farine. Recommencez l'opération autant de fois qu'il est nécessaire. Mettez à l'air pendant quelques heures.

MENUS PROPOS

La ville des avocats

Les statisticiens ont cherché à savoir quelle est la ville du monde qui, proportionnellement à sa population, renferme le plus d'avocats.

Ils ont trouvé.

C'est Paris ? Allez-vous dire. Non ! ce n'est pas l'Athènes de la France. C'est Athènes tout court, la ville de Lysias, d'Hypéride, d'Eschine et de Démosthène.

Athènes compte 130,000 habitants, et le barreau athénien ne comprend pas moins de 750 défenseurs de la veuve et de l'orphelin.

Si la Ville-Lumière, eu égard au chiffre de sa population, voulait avoir autant d'avocats que la cité de Périclès, elle devrait en compter, au tableau de l'ordre, quatorze mille sept cent trente et un. Or, Paris n'a guère que deux mille avocats, dont une cinquantaine, paraît-il, font assez bien leurs affaires.

Qui sait ce que gagne, en moyenne, un moderne Démosthène athénien ? — Pas lourd, nous en avons peur.

NOUVELLES A LA MAIN

Un superbe nègre comparait en correctionnelle pour ivresse. Le président. — Il paraît que vous étiez absolument gris. Le noir, souriant. — M. le président me flatte...

Dans la rue, un financier accoste un ami pressé : — Comment allez-vous ? — Très vite !... répond l'autre sans s'arrêter.

DEVINETTE



Mon gendre vient d'arriver, où est-il ?